

Simon Harel

L'écriture de l'altérité. Dépathologiser la dépression dans *Désormais ma demeure* de Nicholas Dawson

BEDRIDDEN WRITING. DEPATHOLOGIZING

DEPRESSION IN *DÉSORMAIS MA DEMEURE*

BY NICHOLAS DAWSON

Abstract: *Désormais ma demeure* by

Nicholas Dawson explores the aftermath of depression, which he sees as both the personal site of psychic collapse and the site of exile in his transgenerational composition. The latter is made possible by a queer constellation whose diasporic existence makes it possible to grasp the racialized and gendered practices that are so many habitus and forms of emancipation. The writing appears, in this context, as a story that takes shape in the aftermath of the healing.

Keywords: Diaspora; Narrative; Depression; Queer Revindication; Racialization; Healing; Gender; Exile.

SIMON HAREL

Université de Montréal, Canada

simon.harel@umontreal.ca

DOI: 10.24193/cechinox.2023.45.24

Le dénombrement

Parler de l'immigration. Tenter de faire son chemin, par-devers elle pour tenter d'être fidèle dans l'acte de lire les écrits de Nicholas Dawson; et, du même coup, s'en désengager, de peur que la migration, que dis-je ?, la migration saisonnière, tout comme la dépression dite saisonnière, m'attaque.

J'ai débuté cette réflexion sous le signe du malentendu. La migration est-elle soluble dans la dépression dite saisonnière ? Ce n'est pas étonnant. Au point où j'en suis, et je ne me questionne plus trop sur mes allées et venues dans des bibliothèques de la pensée, alors que je marche avec difficulté, je tente de me faire un chemin, sans que je sache, dans ce cas-ci, si je pourrai entendre, si je pourrai surtout comprendre, accepter en somme le périple migratoire décrit par Nicholas Dawson.

Le point de vue usité sur ces questions est d'une simplicité désarmante. Vous quittez un lieu, vous perdez l'habitude de ce qui se trouvait « là » depuis quelques années, depuis votre naissance, depuis la naissance de votre père ou de votre mère, depuis la naissance de vos grands-parents : cette lignée à la fois

intolérable et nécessaire qui permet de fonder, dans l'imaginaire social, mais aussi dans l'enclave que représente la chose sexuelle, une famille à laquelle on appartient, que certains abandonnent, que certains répudient, méprisent, bien que malgré tous ces efforts de destruction, la famille demeure présente.

La migration saisonnière, quelle expression étrange. Comme si la migration supposait l'acclimatation, comme s'il y avait, dans le fait de migrer, une adaptation qui fait du migrant un être dont les contours de la vie présente ne sont plus aussi rêches qu'ils l'étaient autrefois. Quel est l'objet de cette acclimatation, au juste ? La vie quotidienne, les contacts et les fréquentations ? Cela est bien vaste, et qu'est-ce que ça veut dire au fond cette vie commune de gens mis en présence qui ont, dans les faits, une définition singulière et bien souvent secrète de ce qu'est vraiment leur vie ?

Alors, où faut-il chercher le cadre de cette acclimatation ? Nicholas Dawson¹ choisit l'appartement, le lieu où il vit, mal, et dans lequel, en une forme de contention volontaire, il explore les aspects les plus saillants de ce que signifie exister au ras-du-sol. Ce n'est pas le fait du hasard si je parle ainsi. Dawson pense ventre contre terre, il crapahute, le corps dans la poussière de son appartement, il photographie dans des postures qui sont celles de l'homme qui vit tel un cloporte. Il n'est pas question de simuler la dépression, mais de s'effondrer sans savoir, alors, si la dépression possède une forme, si elle a une consistance imaginaire qui favoriserait, par exemple, l'émergence d'un projet poétique, littéraire.

Si l'on s'en tient aux clichés sur l'immigration, la distance franchie est requise, semble-t-il, pour décrire celle ou celui qui migre. On doit venir de loin, de très loin

même. La question sous-jacente à cette mise en valeur du déplacement se résume à ceci : d'où vient-il ? D'où vient-elle ? C'est une tragédie observable quotidiennement en Méditerranée, dans la Manche, quand des peuplades de migrants, sur des bateaux de fortune, des dinghies, des esquifs, tout ce qui flotte en fait, nous obligent à calculer la distance franchie, à dénombrer les migrants.

L'obsession du calcul, à des fins de normalisation de l'étrange, est alors retenue. On dira de ces migrants qu'ils ont franchi 3000 ou 4000 kilomètres, du Salvador jusqu'à la frontière américano-mexicaine, à Matamoros-Brownsville, entre le Texas et le Mexique. Tout cela relève du calcul de la distance franchie, de même que le calcul du nombre de migrants arraisonnés, arrêtés, auxquels on impose la prise des empreintes digitales, la constitution d'un casier judiciaire.

Chez Dawson, rien de ce que je viens de décrire ne transparait à première vue. L'homme marche dans son appartement, parfois il va voir sa psychologue, son physiothérapeute, son psychiatre, toute la ribambelle des aides à la guérison qui recoupe la volonté de dénombrer, de calculer, de certifier la pathologie du malade pour le soigner : une affirmation vertueuse qui, la plupart du temps, est contournée tandis que le soin ressemble à un boulet auquel on est enchaîné. Dawson décrit dans une extrême lenteur cette difficulté de la migration, le fait de s'extirper des chiffres du dénombrement.

La contamination

Une extrême lenteur n'est-ce pas une contradiction ? À moins d'avancer que l'oxymore traduit, dans le monde du langage, un écartèlement de la forme qui

est, en définitive, le refus d'une figuration du langage, de son ornementation. Que veut dire cet oxymoron ? L'extrémisme, l'agitation, le mouvement, d'une part. D'autre part, le fait même de retarder le pas, d'avancer avec difficulté, de faire du surplace. Je ne sais pas comment parler des écrits de Nicholas Dawson, d'autant que j'ai proposé, en ouverture de ma réflexion, la nécessité de me situer dans un esprit de collaboration, dans l'acte de lire. Je me rends compte que j'écris en ce moment comme si j'étais Nicholas Dawson lui-même, que j'avais usurpé, sans le vouloir, sa parole, dans mon propos, comme si je plongeais, plus que je ne l'avais imaginé, dans le monde de la dépression de Nicholas Dawson.

L'actualité de la dépression relève d'une pratique des plus sérieuses, une façon de faire le vide en soi et autour de soi, de plonger, de s'effondrer, de tomber à la renverse, non pas pour impressionner les semblables, les proches, mais pour leur dire qu'il n'y a pas de honte à crapahuter, ainsi que je l'ai fait valoir, au sujet de l'œuvre de Coetzee, dans mes *Espaces en perdition*². Pas de déshonneur donc, tout le contraire en fait : le constat que quelque chose se défait alors que je vous parle, que je plonge par moments dans un pré-sommeil, une forme de veille vouée à l'échec qui me fait accompagner Nicholas Dawson, au risque du délire de ma propre parole, tandis que je vous parle, que je dicte cet article, sachant que je suis ventriloqué (par qui au juste ?, le moi préconscient, la zone intermédiaire du rêve et du sommeil, une forme de jaculation qui, dans son exercice, ressemble assez à un automatisme mental ? Je ne le sais pas trop).

Je vous l'ai dit, je me suis par moments endormi à moitié en dictant cet article

au sujet de Nicholas Dawson. J'ai même rêvé ! Ce n'était pas l'ennui qui était en cause, bien au contraire. La dépression m'a contaminé. Je n'y peux rien. J'avais en tête, depuis longtemps, d'écrire sur *Désormais ma demeure* de Nicholas Dawson. J'ai entendu Nicholas proposer tout sauf une conférence, dans un cours que j'offrais sur l'écriture migrante au début de l'année. C'est un être à l'écoute, sensible, soucieux de faire comprendre le projet à l'origine de son livre, *Désormais ma demeure*, ainsi que sa dépression. Je me suis vite rendu compte que je ne devais pas penser debout pour le lire, que, pour réfléchir à ce qui du livre de Nicholas Dawson me touche, il me fallait, sans doute épuisé par le travail, mais cela n'est qu'une déviation de ma pensée que je dois effacer, accepter d'être alité.

Si je poursuis ma réflexion, je dois me demander ce qui est en cause dans ma lecture des écrits de Nicholas Dawson. Un relâchement de mon être ? Il faut que je dise ce que je ressens avec un vocabulaire clair, précis, indiscutablement objectif, mais je n'y arrive pas. Un mouvement régressif, une façon de m'avachir, de perdre toute forme de posture adéquate pour penser, puis de faciliter la respiration alors que je redoute d'hyperventiler, au moment précis où je dicte-écris ? Un mouvement de redressement tandis que je suis alité, que je continue à dicter de chez moi, avec mon iPhone, à propos, sur Nicholas Dawson, au sujet de *Désormais ma demeure*, et que je me suis, non pas endormi, du fait de la banalité du propos (le mien, pas le sien), ce qui, soyons honnête, est tout à fait possible. Surtout, dans ce que je dictais, il y avait l'annonce sursitaire de la dépression, le moment de l'attente, le moment où cette dernière ne s'est pas encore manifestée, mais nous

surplombe, plane sur nos êtres fragiles à la façon de monstres ailés qui peuvent nous déchiqeter pour un oui, pour un non.

Je me suis mis à dicter, je devais être étendu sur le sofa à côté de ma chienne qui ronflait. Je me trouvais lové dans un enveloppement animalier et humain, je me suis assoupi tout en parlant, ce qui m'a fait réagir, stipuler qu'il s'agissait de ma part d'un moment d'inattention inacceptable. Qu'y puis-je ? Dans mon assoupissement involontaire, je tentais de penser Nicholas Dawson, *Désormais ma demeure*, avec ma dépression, de ressentir cette dernière, sous la forme d'un poinçon, un heurt, une violence, une blessure qui, pourtant, m'a laissé, une seconde à peine, endormi. On dit que les déprimés peuvent devenir insensibles à la douleur.

Tenter, donc, de ne pas *retomber*, mais sentir que ça vient, que c'est inévitable, que je joue avec le feu, puis m'obstiner à poursuivre malgré la peur, malgré de nouvelles insomnies, de nouveaux tremblements, malgré le retour, inévitable à cause de ces photos et, ensuite, à cause des mots, du langage, des poèmes, malgré le retour d'une version réduite, moins grave, moins incommode, de la dépression : petite mélancolie, petite déprime, anxiété sans excès. Retrouver les photos produites par la maladie, puis créer de nouvelles images pour, simultanément, écrire de nouveaux poèmes (créer des images avec le verbe, métaphoriser, reproduire le langage du malade, propulser le langage malade au statut de langage poétique) : m'installer à l'intérieur du processus qui fabrique une dépression nouvelle dans laquelle (essayer de ne pas) tomber.³

Cela a l'avantage d'être clair : ne pas tomber, essayer de ne pas tomber, s'obstiner à poursuivre, malgré tout, écrit le narrateur, de même que le langage m'installe dans un processus qui fabrique une dépression nouvelle... On n'en sortira donc jamais, de la maladie, du ralentissement dépressif, de la difficulté, pour l'écrivain, rapide et agile, d'accepter la presque immobilité. Que veut dire cette façon d'être qui impose une attente dans l'espoir que « quelque chose » se produise, sans savoir exactement de quoi il sera question ? Nous retrouvons, dans *Désormais ma demeure*, ce que j'introduis sous la forme d'une psychosomatique du lieu, à propos de la chronicité de la maladie, en l'occurrence la dépression, tout en notant que la maladie de la dépression, telle que Dawson ou son narrateur la décrit, reflète, mais le mot est mal choisi, une difficulté d'être qui correspond à la réalité politique de l'exil :

Dans mon souvenir, il ne fait pas froid parce que mon amoureux et moi marchons lentement dans la rue, parce que dans le silence de l'hiver mon amoureux pose sa main sur mon dos, sa main nue, sans gants, et je souhaite que son affection me donne des forces pour affronter ce souper familial d'anniversaire en pleine dépression, souper que j'ai moi-même organisé, parce que ma sœur vit en Europe, parce que ma mère est allée traverser sa propre dépression au Chili, parce que cette famille éclatée est depuis quelques mois enfouie sous les scandales et les sujets tabous, et cette main amoureuse sur mon dos, je la sens à travers le manteau trop mince pour février : l'hiver de ma dépression est très froid, mais

je ne le sais pas vraiment puisque je ne sors de la maison que lorsqu'il le faut, pour visiter ma psy, mon acupuncteur, mon médecin, mon entraîneur⁴.

Le soin en défaut

De cette description répétitive, qui ne se veut même pas ironique, au sujet de l'acupuncteur, du médecin, de l'entraîneur, de la psy, une série de soignants qui, d'une certaine manière, ne servent à rien, si ce n'est qu'ils composent une liste, comme on le dit de « ressources » disponibles dans le domaine de la santé mentale, que dire ? Peut-être qu'il existe, à propos de la chronicité de la maladie, un autre mal plus insidieux, le soin entrevu comme série, cumul, ajout de ressources dites compétentes dans le domaine de la santé mentale. On croirait presque entendre un Premier ministre ou le discours rédigé par quelques hauts fonctionnaires. On croirait presque lire un des rapports déposés sur la table de travail de sous-ministres; on croirait ressentir cet écœurement que le narrateur de *Désormais ma demeure* éprouve sous la forme du ralentissement de l'être, cette nécessité qui s'impose, en somme, de ne rien faire :

Mais *c'est le temps qui parle en moi*, je répète. Un temps tautologique prononce des mots incapables de me tenir à distance de mon lit que je retrouve sagement dans la tourmente, tous les soirs, comme un spectre regagne son cercueil. Sagement, en bon soldat, je passe en revue les horreurs de la journée : membres et traces de sang, prières humiliantes adressées à la lumière. Je me tiens au bord du lit en attendant que la nuit se répète et me plonge, des

heures durant, dans l'effroi de ce soleil indécemment : demain encore, il percera le rideau et éclairera les images d'hier⁵.

Comment voulez-vous que je pense debout ? Dites-le-moi, n'hésitez pas un instant à me conseiller, à me contredire, à me dire ce qu'il faut faire. Je ne sais pas par quels moyens manipuler, disposer, composer, souligner ces écrits de Nicholas Dawson qui traitent de la migration, qui traitent de l'immobilité dans la migration, qui traitent de la transmission, comme on a coutume de le dire : des traumatismes de la violence politique associés à l'exil, le Chili bien sûr dans les écrits de Dawson, sous leurs formes transgénérationnelles; et bien d'autres choses encore, de la maladie qui nous appartient, de la maladie mentale dont on ne connaît pas le point de départ, la source, dont on ne connaît surtout pas le moment d'arrivée, la maladie mentale qu'on appelle aussi dépression.

Entendez-les, ces médecins : Monsieur Dawson, vous avez plusieurs options devant vous, une psychothérapie, les antidépresseurs, il faut d'abord que vous voyiez votre médecin de famille; il faudra mettre en place un plan, toujours un plan, un plan d'attaque, un plan de résorption de la maladie, un temps d'atténuation de cette dernière, comme si la dépression, dans les faits, ne constituait pas la part la plus essentielle de notre être, le fait de tomber, de retomber, de trébucher. Comme s'il ne fallait pas, dans l'existence, trébucher, non pas pour se relever, mais pour accepter d'être alité, quand c'est possible, de trouver, en somme, ce que le narrateur de *Désormais ma demeure* nomme un cercueil.

Relisons ce passage : « Je me tiens au bord du lit en attendant que la nuit se

répète et me plonge, des heures durant, dans l'effroi de ce soleil indécemment [...] »⁶. Et le passage qui précède : « Un temps tautologique prononce des mots incapables de me tenir à distance de mon lit que je retrouve sagement dans la tourmente, tous les soirs, comme un spectre regagne son cercueil »⁷. Regagner un cercueil à la poursuite de son double, retrouver l'absence du soi, l'affect de la disparition du soi que le spectre viendrait, d'une certaine manière, incarner et incorporer ? C'est dire à quel point la souffrance est puissante. Celle-ci peut néanmoins se transformer en petite mélancolie résiduelle dès que l'écriture arrive à identifier et à composer la forme de la dépression.

Le problème, sur cet enjeu, relève d'une interrogation à la fois esthétique (dans le domaine de la fabrication formelle des œuvres d'art) et existentielle. Ce n'est pas de n'importe quel propos qu'il est question au sujet de l'écriture de la post-dépression. Ce n'est pas le point de vue de la santé assumée que le narrateur de *Désormais ma demeure* avance. C'est l'idée troublante que par l'exercice prudent de la création, quelque chose arrivera à se dire, un modèle réduit de la dépression elle-même, une façon de composer, dans la forme qu'impose la dynamique de l'écriture, un renoncement à la dimension sursitaire de la dépression, qui est toujours l'annonce du pire, alors qu'il suffit peut-être, si l'auteur est alité comme le lecteur, de laisser voir venir :

[Je] ne sais pas pourquoi à ce moment précis je pense à ma mère qui est à l'autre bout du monde, ma mère qui m'inquiète parce que la nuit précédente j'ai rêvé de sa mort dont elle me parle dans chaque courriel qu'elle

m'envoie, une fois toutes les deux semaines, pour savoir comment je vais et pour me dire qu'elle ne va pas, mais cette pensée pour ma mère qui fait monter les larmes s'arrête net quand je découvre le présent offert par mon père : des livres de poésie, trois livres écrits par des personnes qu'il ne connaît pas, un poète mort, un vieux poète vivant, une jeune poète, trois livres suggérés par un libraire à qui mon père a parlé de moi en disant que son fils est poète et enseignant, je me dis qu'il a oublié de préciser que je n'écris plus, que je n'enseigne plus, que je ne lis plus, que je passe mes journées à regarder la vitre qui sépare mon appartement du dehors⁸.

L'alitement

Quelle est la posture souhaitable pour traiter de la maladie chronique ? La maladie mentale (une expression que j'abhorre) serait-elle affectée de chronicité ? Faut-il écrire, assis à sa table de travail ? Faut-il marcher, dans l'emportement d'une parole qui ne vient pas, marcher dans un appartement, dans un corridor, marcher dans tous les cas puisque l'effraction que représente la marche se traduit par une attaque de la parole, un rebond de fureur ? On peut écrire dans le confort d'une sédentarité propre à la concentration. On peut marcher dans l'élan et l'emportement d'une parole à trouver. On peut aussi, comme je l'ai fait au sujet de Nicholas Dawson, dicter couché, je ne dis pas par paresse mais par souci de se mettre en condition, de tenter de réussir à créer une veine de régression dans l'instant vital d'une création qui coïncide avec soi.

En tous les cas, j'ai dicté longuement cet article l'hiver dernier, j'étais couché, sans doute fatigué, j'étais couché n'importe comment en chien de fusil, à côté de ma chienne, à moitié allongé, la colonne vertébrale tendue comme un arc et puis, peu à peu, je me suis détendu, c'est étrange, à l'écoute de ma propre parole. Ce qui traduit, en ce qui me concerne, une difficulté particulière liée à des carences maternelles audibles, sensibles; ce qui fait que je me parle, comme si j'étais ma mère que j'écoute, que je me parle comme si ma mère parlait à ma place, que je me parle comme si j'étais l'instrument diabolique d'une ventriloquie maternelle, que je me parle dans une stase narcissique pour mieux m'endormir, me calmer dans le circuit narcissique et auto-érotique de la voix qui me parle, de laquelle j'énonce, dans la dictée, un propos.

Je m'intéresse depuis longtemps à la psychosomatique, depuis la lecture de Groddeck⁹, de Ferenczi¹⁰ et de Balint¹¹, de l'École de psychosomatique de Paris, au premier chef Michel de M'Uzan et Pierre Marty¹². Je m'y intéresse, je ne suis pas médecin, je ne suis pas psychiatre, et ma définition de la psychosomatique relève, j'en suis conscient, d'une inflexion propre à celui qui, travaillant dans le domaine de la littérature, tente de trouver réponse à ce qui, dans l'écriture, fait défaut. Le corps n'est pas naturellement montré dans l'écriture, n'est pas incarné brutalement, et ce corps, somme toute absent, crée une zone d'expérimentation qui me semble coïncider avec la nécessité de penser plus avant le corps agi dans l'écriture.

J'insiste sur l'usage d'un verbe qui peut sembler banal. Il est question d'agir. Cette psychosomatique, en définitive, met le corps à l'œuvre et à l'épreuve, pour

toutes sortes de raisons qui tiennent à la maladie bien sûr, mais aussi aux impasses de la maladie en soi, c'est-à-dire la façon dont la maladie, dans certains cas, peut se révéler autre chose qu'une affection strictement organique. Quelque chose échappe au destin de la physiologie. C'est dans ce contexte particulier qu'il est possible de parler de psychosomatique puisque la maladie devient l'objet clinique de la symbolisation et que le psychosomaticien tente de comprendre les tenants psychiques de la maladie, de quelle manière la maladie empêche la possibilité d'une autoréalisation du soi au contact d'autrui.

Si la psychosomatique, dans le domaine de l'émergence de la maladie, peut traduire une effraction physiologique qui se passe de mots, qui s'impose, dans les faits, comme une sommation, un ébranlement du somatique, quel est le rôle de l'écriture dans cette circonstance ? Et de plus, à propos de l'écriture, de quelle façon peut-elle dénouer ce complexe psychosomatique issu d'une maladie qui se nomme exil ? Enfin, qu'en est-il de ce cortège d'affects qui rassemble l'abandon redouté, de même que l'expression de la nostalgie qui ne masque pas entièrement l'amertume, le souhait de renouer avec le pays natal, tout en sachant une telle chose impossible ? Pour revenir à cette réflexion à propos de la psychosomatique de l'écriture, il faut insister sur le fait qu'aucune thérapeutique n'est associée à l'exercice de l'écriture.

L'écriture ne guérit ni ne soigne, l'écriture ne saurait être d'entrée de jeu le signe d'une compassion ou d'une bienveillance obligée. C'est par la suite, dans le contexte d'une réflexion sur l'écriture elle-même, sa motivation, sa fonction sociale, son rôle en somme, qu'il est possible de parler, de

manière discutable il est vrai, d'une bulle de guérison. La mise en relation de l'écriture et de la maladie, à des fins thérapeutiques, relève de justifications la plupart du temps trompeuses qui proviennent de cette conscience raisonnante qui veut savoir et expliquer. Si nous prenons la peine de nous intéresser un tant soit peu à l'exercice de l'écriture, on voit bien qu'il est difficile d'y inscrire des déterminations qui sont extérieures à son processus. Pour ces raisons, comme je l'ai indiqué, il n'est pas question, dans le cadre de la réflexion présente, de faire appel à cette psychosomatique de l'écriture avec pour objectif plus ou moins avoué de dénouer les intrigues qui sont celles de l'exil, de la migration, de la maladie.

Cette psychosomatique de l'écriture veut rendre compte de l'entassement d'affects non dicibles, une somme d'impacts émotionnels qui semble constituer, chez certains écrivains, ce que je nomme un tumulus, un foyer d'affects pour lequel la pulsion de mort joue un rôle d'autant plus important qu'il prend la forme de la passivité, du retrait narcissique, du ralentissement de l'être tout entier, de la dépression. C'est ainsi que le récit de Nicholas Dawson qui a pour titre *Désormais ma demeure* est singulier eu égard à cette psychosomatique de l'écriture que je viens de dégager.

D'une certaine manière, Dawson, sans faire valoir que l'écriture possède une fonction thérapeutique avouée, indique que quelque chose s'est joué eu égard à la chronicité de la maladie, dès le moment où l'écrivain a abandonné un monde qui se caractérisait par la puissance de négation de l'être, le projet d'une néantisation du soi. Il est question, dans ce contexte, d'une affirmation paradoxale perceptible dans la

dépression, dans le cours de bien d'autres activités humaines. À partir du moment où le sujet dit et revendique une action qui est l'expression d'une disparition, il affirme à cet instant précis que le rebond de la survie est disponible – dans l'écriture ou la vie.

L'écriture, un labour ?

Est-il acceptable compte tenu de ces remarques d'annoncer que le projet littéraire se résume à un labour, un rapetissement progressif de l'ampleur de la dépression par la création d'une forme écrite ? Tout se passe, on l'a vu, comme si l'écriture permettait de créer un modèle réduit de la dépression, selon les propos de Nicholas Dawson pour qui la duplication-simulation de la dépression, avec le concours l'écriture, favorise le retour possible de la dépression et son apprivoisement. Dans ce contexte, il est loisible de cerner, comme le propose Nicholas Dawson, un espoir *queer* quand il s'agit de la maladie, et, nous ajoutons, de la textimonialité¹³ :

L'espoir queer ne nie pas les souffrances à l'origine de nos récits, il tient dans la possibilité de manipuler ces souffrances, de les remodeler et de les réinvestir à l'intérieur de formes qui nous sont propres. Portées donc par cet espoir queer, nos fêtes scintillantes célèbrent autant notre fierté et notre visibilité que nos différences, nos mauvais souvenirs, nos terreurs nocturnes, nos traumas, nos maladies, nos morts, nos deuils et nos luttes. Nos fêtes ne réduisent pas au silence les douleurs qui nous poursuivent¹⁴.

Si, comme je l'ai indiqué, la maladie chronique fait référence au temps, il importe

d'interroger la manière dont une réflexion sur la relation entre la maladie et la constellation *queer* fonde une autre manière de concevoir l'exil. Ce dernier signifie être hors de soi, en proie à l'expérience du bannissement. L'exil, ainsi que l'écriture de Nicholas Dawson le rappelle, exige de mettre au jour les affects qui sont associés au fait de ne pas s'appartenir :

Dans mon souvenir, la peur et la honte demeurent protégées derrière la colère qui ne me quitte pas. Ça me donne un air déterminé, et cette soudaine hardiesse me permet de raconter mon histoire dans l'ordre, du début à la fin, avec un débit clair et approprié, avec un vocabulaire clinique, précis, varié, mais ce faisant, je ne me reconnais plus: les anecdotes, les discours rapportés, les symptômes et les traitements deviennent abstraits à l'intérieur de ce conte à la chronologie ennuyeuse, traditionnelle, parfaitement construite pour cette procédure psychiatrique, pour ce rapport destiné à une compagnie d'assurances [...] ¹⁵.

À cette description de la relation à l'univers médical, sous la forme d'un récit clinique qui est porteur, aux yeux du narrateur, d'une valence clinique, il convient d'ajouter le statut de l'histoire de cas qui traite de la dépression. Le temps chronologique de la maladie correspond à l'expérience d'un sujet qui ne s'appartient pas, qui vit en somme un exil intérieur. En témoignent ces passages de *Désormais ma demeure* :

Je me souviens d'avoir pensé *je passe mes journées à regarder la vitre qui sépare mon appartement du dehors*, je

me souviens d'avoir souhaité répondre honnêtement *je passe des heures à me blottir dans mon lit, puis je rampe jusqu'au salon, et ensuite je ne sais plus parce que j'oublie mes actions [...]*¹⁶.

Dans l'usage des italiques, il est en effet question d'un sujet qui semble se citer, qui fait de sa parole l'objet d'un discours rapporté, comme s'il était lui-même et un autre. De cette description de la dépression, nous devons circonscrire le rôle de la temporalité qui fait intervenir un univers propice à la solitude. Dans l'expérience de la dépression, c'est l'espace physique qui possède un relief particulier puisqu'il importe de saisir les traces de ce dernier bien plus que son entière dimension. Par le recours à une écriture du fragment, Dawson ne cerne pas que les motifs de sa dépression, mais ce qui demeure en reste, les vestiges, les traces, la matérialité de cet obstacle à la fois immatériel et séparateur que représente la vitre qui lui permet de regarder au-dehors. Dans *Désormais ma demeure*, le corps est impliqué dans cette perception de la réalité extérieure au sujet, ce qui entraîne par le fait même une hyperconscience douloureuse du corps, comme l'indique le recours au récit des symptômes qui reconduisent le sujet à vivre l'expérience d'une dissolution :

Je calcule la distance entre la chambre et le salon : mon corps vauté n'atteint pas le canapé. Le plafond, *día tras día*, s'obstine comme un nuage, il me montre le chemin. Je me lève en vitesse et j'entends le craquement de mes genoux, les déchirures du caleçon sur ma peau. J'entends mes yeux se fermer tandis que je chancelle. Ils se remplissent de taches noires et vertes

au rythme assourdissant de mon pouls; lentement, je m'appuie contre chaque battement de mon cœur¹⁷.

C'est le corps qui parle et se manifeste dans ce qui semble au premier abord le témoignage d'une déficience. Le sujet est soumis à deux aspects à première vue contradictoires de l'expérience de la maladie. Il y a d'abord la toute-puissance du témoignage qui représente, dans ce contexte, le récit exhaustif de la dépression. Il s'agit d'une écriture clinique, en apparence consciente d'elle-même, consciente en somme des contradictions du sujet, consciente enfin des mécanismes psychiques qui caractérisent la dépression. Il y a ensuite le récit clinique qui se transforme du fait de l'expérience corporelle immédiate (le chancellement, par exemple), qui traduit la dissolution du sujet affolé par l'imminence de la perte d'identité. De quelle manière est-il possible de raconter l'expérience de la dépression ? :

La dépression se métamorphose tranquillement devant soi, par soi, en un objet hybride et malléable hors de soi que l'on déplace, paragraphe après paragraphe, auprès de tout ce que l'on peut convoquer pour que le passé, les expériences et les idées conversent. [...] Et le temps dépressif est un temps qui fait défaut comme la langue, comme les mots. Impossible alors de raconter la dépression (j'en parle peu avec mes proches, entre autres parce que le sentiment d'inexactitude qui suit est insupportable – je pense toujours *ce n'est pas tout à fait ça, ici j'invente, ici j'occulte*), c'est-à-dire d'aligner les différents temps que la dépression a isolés pour n'en faire qu'un, celui de l'histoire¹⁸.

J'ai fait valoir, au sujet de l'écriture de Nicholas Dawson, l'image de l'écrivain alité. Chez l'écrivain, les gestes de se coucher, de ramper, de prendre des photographies du plafond, du plancher, des objets qui meublent l'appartement sont des actes qui comptent dans l'expérience de la dépression. Ces gestes permettent de matérialiser, par le biais de ce que dit le corps, une souffrance qui ne peut être mise en mots avec facilité : la crainte de disparaître. N'oublions pas que *Désormais ma demeure* est un discours rapporté qui se situe dans l'après-coup de la dépression. Voilà qui permet au discours de proliférer, de rectifier l'expérience vécue de la dépression, de faire place à la contradiction dans la narration de cette expérience, de raconter la dépression tout en sachant que cet acte est une manière de dire qui échappe en définitive au sujet.

Un affect diasporique

La dépression n'est pas neutre, c'est ce que nous dit Nicholas Dawson. Elle peut se situer dans un continuum racisé et *queer*. Elle peut échapper au binarisme qui, selon Nicholas Dawson, départage les bons et les mauvais sentiments, la joie et la peine, la fierté et la honte, le public et le privé. Dans le fait de parler de sa dépression, Dawson nomme bien sûr sa souffrance personnelle. Il souscrit de plus à l'idée que l'affiliation aux communautés LGBTQ+ implique un acte de « prendre soin » qualitativement différent du discours hétéronormatif qui tente de condamner ces communautés à l'exil, à la vie hors de soi :

Il s'agit alors, pour moi, d'un processus résolument *queer*, qui prend

appui non seulement sur mon expérience de migration et de racialisation, mais aussi sur ma subjectivité queer, avec laquelle j'investis la perte, le rejet et d'autres formes traumatiques de marginalisation, c'est-à-dire ce qui normalement est conçu comme des expériences négatives qu'on voudrait oublier ou qu'on souhaiterait ne jamais avoir traversées, afin de positivement rendre possible la création de façons moins hégémoniques et moins binaires de (se) dire et de (se) créer, et potentiellement de contribuer à la formation de communautés plus sensibles dont les membres ne nient pas les douleurs qui les rassemblent [...] ¹⁹.

Ces communautés sensibles forment une constellation d'affects diasporiques qui luttent contre l'effacement de soi. Il est impératif de refuser l'injonction de disparaître par l'entremise de la dépression. Néanmoins, il faut des allié.e.s, des frères et des sœurs de combat pour mener à terme cette opposition qui deviendra victoire. Il faut une communauté d'affilié.e.s, en fait des êtres distincts de soi pour être en mesure de se retrouver. Dans cette perspective, l'écriture de Nicholas Dawson est singulière. Elle fait intervenir un temps réparateur de la dépression par l'exercice de la création. Elle ne néglige pas cependant qu'il y ait eu exil, comme Nicholas Dawson l'indique :

J'ai, au bout du compte, grandi dans une famille chilienne dont l'exil n'a pas suffi à la débarrasser des clichés, c'est-à-dire avec une mère aux émotions excessives et un père qui n'assumait que celles correspondant au rôle dominant qui lui était dévolu.

Ma mère est dès lors la première que je vois, oui, quand je pense à un héritage de la dépression, mais je vois aussi le Chili et son machisme, je pense à toutes ces femmes qui ont souffert d'une douleur qu'on leur attribuait pour les déconsidérer, puis aux hommes réduits au silence par la honte à force de se nicher dans un placard pour pleurer : nous sommes si nombreux, si nombreuses, à nous croiser aux intersections de nos souffrances, rassemblé.e.s en cet étrange lieu instable, insaisissable et désespérément silencieux dans lequel nous brûlons pourtant d'envie de raconter nos récits rompus par le deuil et l'exil, espace pluriel, diasporique [...] ²⁰.

Poursuivons la réflexion au sujet de *Désormais ma demeure* de Nicholas Dawson. Notons à propos de la chronicité du récit une expression qui voit le jour au début du livre : « Dans mon souvenir ». L'expression est répétée à de nombreuses reprises, lors des allées et venues du narrateur, dès qu'il quitte son appartement qui est entrevu comme un lieu d'habitat sécurisant. Cet habitat traduit, dans le récit de Nicholas Dawson, la mise en œuvre d'un discours dont l'immobilité est la première caractéristique. Cependant, l'immobilité est trompeuse. Le narrateur se déplace à peine si ce n'est, je le rappelle, quand il quitte son appartement et va à la rencontre de psychologues, des professionnels de la santé qui ont pour tâche de l'écouter, semble-t-il avec beaucoup de difficulté.

Le récit de Nicholas Dawson met l'accent sur le fait que l'expérience de la dépression se communique difficilement. La dépression représente un accablement.

Sans avancer qu'elle possède en son sein une fonction thérapeutique, nous pouvons néanmoins suggérer que ladite dépression entretient des rapports compliqués avec le processus de la création. Dans tous les cas, l'expression « dans mon souvenir » fait jouer une mémoire factuelle (il s'agit de décrire de la façon la plus précise les contours de la vie du narrateur, son habitat spatial) de même que le souvenir fait appel à une mémoire subjective, nourrie de représentations imaginaires. Ces dernières favorisent chez le sujet-narrateur l'expression de la dislocation de son être.

En témoigne l'extrait de *Désormais ma demeure* où le soutien affectif de l'amoureux qui offre tendrement sa main, de façon à indiquer une proximité, le souhait de pallier les difficultés de vivre du narrateur, d'ameublir l'intériorité subjective du narrateur qui est vécue sous le signe de la dislocation. À cet égard, la main de l'amoureux est semblable à une métonymie qui, dans le domaine de l'isotopie de la spatialité, représente le réconfort. C'est ainsi qu'il faut comprendre, au sujet du récit de Nicholas Dawson, la façon dont le sujet-narrateur vit l'emprise de la dépression alors qu'il est en proie à une temporalité éclatée, à un monde dont il est effectivement difficile de se souvenir.

Désormais ma demeure nous offre un répertoire de mots, de phrases, dans l'après-coup de la maladie, qui contribue à créer, sous une forme textimoniale, un palimpseste mémoriel à la fois factuel et subjectif. Une lutte à finir contre la dépression est à l'avant-plan. Dans ce contexte, le narrateur fait jouer les formes de la mobilité et de l'immobilité narratives, par le recours à une expression scripturaire qui privilégie un rythme précis. À certains moments, les

phrases sont longues voire interminables. Elles correspondent à ce que le narrateur nomme des « boucles ». Dans l'activité de la dépression se joue une façon d'écrire et de parler (une difficulté de dire quelque chose de probant au sujet de la maladie qui immobilise le narrateur) qui caractérise en définitive un retour sur soi, à la fois déterminant et intolérable. Le narrateur de *Désormais ma demeure* fait intervenir ces phrases longues qui se constituent d'incidentes. Il y a une mobilité fragile inscrite dans l'écriture du langage, un sentiment d'urgence, ce que j'ai nommé une annonce sursitaire, comme s'il fallait, par le biais du discours, anticiper toutes les détresses, le mal de vivre, les envies suicidaires :

À bout de souffle, je dis *c'est la fin*, d'un temps écorché, à bout de blessures. C'est le temps qui parle en moi; brèves, mes phrases s'étirent comme la guerre. Le couloir est une sape que je traverse sur les coudes, sur le ventre; j'abîme mes joues, j'avale de la pierre et je m'étends à mi-chemin, au centre de la tranchée parmi les coups de feu, les hurlements, les explosions, puis à même le silence après l'attaque, ce silence qui compte ses morts et tous ses blessés, ce silence vaste que je déchire avec un gémissement [...] ²¹.

Il faut retenir de cette citation la rapidité du propos, le fait que le langage se compose de séquences qui se constituent sans coordination lexicale formelle. Nous lisons « C'est le temps qui parle en moi; brèves, mes phrases s'étirent comme la guerre » alors qu'il serait possible, selon une autre logique, de lire: « C'est le temps qui parle en moi et mes phrases brèves s'étirent comme

la guerre ». La comparaison que je propose a pour but de montrer que l'usage des expressions de coordination « ici », « et » s'avère inutile dans le texte de Dawson. De même, l'usage de l'épithète, de l'adjectif « brèves », se constitue chez Dawson sous l'aspect d'une anticipation sémantique. Cet adjectif est presque un substantif, comme si la qualification adjectivale de la dépression, atone, prenait l'apparence de la description d'un état. Ce « brèves » bouscule la phrase, fait jouer la nécessité de la brièveté, tient lieu d'antécédent comme il est d'usage dans l'angoisse qui accompagne la dépression. Il s'agit de prévenir toute difficulté de vivre, en la nommant et en l'exacerbant, en l'inventant aussi.

Dans la dépression joue de manière nette le fait de devoir faire précéder le langage par l'expression métalinguistique du langage. Il ne suffit pas d'écrire, il faut ajouter que l'on écrit. En d'autres termes, il faut redire ces « brèves, les phrases s'étirent comme la guerre », faire exister la brièveté afin qu'elle anticipe le surgissement de l'angoisse guerrière. Cette nécessité de placer un mot, « brèves », fait en sorte que l'angoisse de la brièveté, de l'existence par exemple, est posée de façon frontale, comme un substantif, un état d'être. Dans ce contexte, le fait que le temps présent fonde ce que j'ai appelé la chronicité se joue avec acuité. Nous pouvons lire cette angoisse massive dans la citation qui suit :

Je me dis *il y a quelque chose de triste dans ce resto vide qui s'entête dans son faux chic [...] la phrase est peut-être moins belle, moins complète, plus violente, quelque chose comme triste resto faux chic, ou peut-être que je l'invente au moment d'écrire ces*

lignes, parce que dans mon souvenir, les phrases sont éclatées, comme ma famille, bruyantes comme mes nuits, vides comme cette rue et ce resto d'un autre temps, parce qu'aujourd'hui les phrases de jadis sont plus posées, plus poétiques, plus construites peut-être²².

Nous constatons qu'il y a dans cette citation une écriture qui, dans le temps présent de l'énonciation, est affectée par la dépression. Cette dernière est dans une certaine mesure dé-pathologisée. C'est d'ailleurs une exigence qui est posée à la fin du récit alors que la réflexion du narrateur sur l'expérience de la dépression s'effectue à la lumière de la constellation *queer*. Cela veut dire, dans un premier temps, qu'il convient de questionner toute forme d'expression, à propos de l'identité du genre, qui favorise ou sous-entend l'homophobie, la transphobie. Ces expressions sexistes révèlent de façon brutale une dévalorisation de l'idée même de la diversité et de la trans-inclusivité.

Dans ce recueil de Dawson, le sujet-narrateur fait intervenir, dans un second temps, la fluidité de l'expression socio-sexuelle en regard de l'exil et de la relation au pays natal. Le narrateur est un sujet qui combat un exil qui ne cesse pourtant de le hanter. Ce sujet habite ce qu'il est convenu de nommer le pays natal. Il tente d'adopter la posture héroïque de l'enfant de la migration qui est en mesure de trouver sa place ici-même, de résister à toute faiblesse qui met de l'avant le fait de ne pas être en mesure d'être des « nôtres », ou si l'on préfère des « vôtres ». Pourtant, l'héroïsme (machiste ?) est perçu comme une voie sans issue. De nombreux passages rendent compte de cette soi-disant

faiblesse, une passivité ou une difficulté de vivre, une complaisance apparente à vivre la dépression, alors qu'il est vital, c'est ce que nous apprend Dawson, de s'effondrer et de se dissocier ainsi du consensus hétéro-normatif.

BIBLIOGRAPHIE

- Asselin, Sabrina, « Construire un nous : dépression et sentiment de communauté dans *Trente* de Marie Darsigny (2018) et *Désormais, ma demeure* de Nicholas Dawson (2020) », in *Revue Fémur*, n° 4, 2021.
- Balint, Michael, *Le défaut fondamental*, trad. de Judith Dupont, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2003.
- Bordeleau-Pitre, Émile, « *Désormais, ma demeure* de Nicholas Dawson », in *Spirale*, n° 273, 2020, p. 69-71.
- Butler, Judith, *Gender Trouble*, Londres, Routledge, 1999.
- Ferenczi, Sándor, *Journal clinique : janvier-octobre 1932*, trad. du groupe Coq-Héron, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1990.
- Groddeck, Georg, *Le livre du ça*, trad. de Lily Jumel, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976.
- Halberstam, J. Jack, *In a Queer Time and Place : Transgender Bodies, Subcultural Lives*, New York, New York University Press, 2005.
- Keith, Michael et Steven Pile (dir.), *Geographies of Resistance*, Londres, Routledge, 1997.
- Lambrichs, Louise L. et Pierre Cazenave, *Le livre de Pierre*, Paris, Seuil, 2011.
- Larochelle, Lucas, *Queering the Map*, 2023, <https://www.queeringthemap.com/>
- Marty, Pierre, *Les mouvements individuels de vie et de mort*, vol. 1 : *Essai d'économie psychosomatique*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1976.
- , *Les mouvements individuels de vie et de mort*, vol. 2 : *L'ordre psychosomatique*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1980.
- Morin, Cécilia, « *Désormais, ma demeure* de Nicholas Dawson : de l'espace confiné à l'espace communautaire dans l'écriture de la dépression », in *Postures*, « Le parti pris de l'ordinaire : penser le quotidien », n° 33, 2021.
- M'Uzan, Michel de, Pierre Marty et Christian David, *L'investigation psychosomatique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2003.
- Parent, Marie, « L'intimité passée au crible de la pensée queer », in *Voix et Images*, vol. 47, n° 1, 2021, p. 95-103.

NOTES

1. Nicholas Dawson, *Désormais ma demeure*, Montréal, Triptyque, coll. « Queer », 2020.
2. Simon Harel, *Espaces en perte. Les lieux précaires de la vie quotidienne* (tome I); *Humanités jetables* (tome II), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « InterCultures », 2008, 2009.
3. Dawson, *Désormais ma demeure*, p. 15-16.
4. *Ibid.*, p. 9.
5. *Ibid.*, p. 132.
6. *Ibid.*, p. 132.
7. *Ibid.*, p. 132.
8. *Ibid.*, p. 10-11.
9. Georg Groddeck, *Le livre du ça*, trad. de Lily Jumel, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976.
10. Sándor Ferenczi, *Journal clinique : janvier-octobre 1932*, trad. du groupe Coq-Héron, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1990.
11. Michael Balint, *Le défaut fondamental*, trad. de Judith Dupont, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2003.

12. Michel de M'Uzan, Pierre Marty et Christian David, *L'investigation psychosomatique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2003.
- Voir aussi : Pierre Marty, *Les mouvements individuels de vie et de mort*, vol. 1 : *Essai d'économie psychosomatique* et vol. 2 : *L'ordre psychosomatique*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1976, 1980.
13. Ce concept permet d'aborder l'énonciation des récits autrement qu'en fonction de la valeur strictement testimoniale. Il qualifie le tissage fictionnel de la maladie chronique. Il est question non pas de penser le présentisme historique du témoignage ou le temps prédictif, tourné vers un futur prévisible et un idéal à atteindre par les patient.e.s (il n'y a pas de guérison possible), mais bien ce hors-temps, cette échappée, ce temps de la fiction qui est autant hors de soi qu'en soi.
14. Dawson, *Désormais ma demeure*, p. 93.
15. *Ibid.*, p. 164-165
16. *Ibid.*, p. 12.
17. *Ibid.*, p. 32.
18. *Ibid.*, p. 120.
19. *Ibid.*, p. 146-147.
20. *Ibid.*, p. 29.
21. *Ibid.*, p. 131.
22. *Ibid.*, p.10.